

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Polyandre

Chantai Neveu

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

Masculin/Féminin : quelle différence?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Neveu, C. (2000). Polyandre. *Liberté*, 42(4), 76–81.

Polyandre

Chantal Neveu¹

ELLE

Je ne pense qu'à ça.

Je suis polyandre.

J'origine et finirai le monde.

Mon visage est un sexe, mon sexe un crâne :

vanité je suis, votre Olympia.

Je me sens infinie et prête à finir.

Faites de moi une nature morte.

Peu m'importe :

une poire,

une huître,

un flanc de truite,

un artichaut au-dessus d'un réchaud,

un flan,

¹ Chantal Neveu s'intéresse à la « voix qui dit ». *Dictio*, récital de textes (1999) ; *Concret*, voix écrite pour une création sonore de Georges Azzaria (1998) ; *Les Visions panaméennes*, voix off d'un court métrage réalisé par Stéphane Elmadjian (1997) ; *Poésie point quinze*, performance littéraire (1996) ; *Jardin des ombres / Shadows Garden*, scénario d'un moyen métrage réalisé par François Girard (1992).

un verre de vin blanc.
Ivresse blanche l'après-midi, rouge la nuit.
Rouge mon obsession,
cette profonde caverne où me perdrai dans ses plis.
Il m'arrive de sentir une chaleur douloureuse derrière mes
seins.
J'ai alors l'impression de voir l'intérieur sombre de mon
corps où la lumière n'accède pas.
Je dis *rouge*, pourtant dans le noir est-ce encore rouge ?
Dans mon cas, nul besoin de lumière pour voir ;
je pense ce que je veux,
je vous pense et alors vous vois.
J'ai dit *rouge* parce que je garde ce rouge que je vois lorsque
je ferme les yeux le jour.
« *Le jour c'est plus pervers* » m'a-t-on dit.
Dans le jour, je ne suis pas une autre,
je suis celle que vous choisissez
Dans le noir, vous ne me distinguez et manquez de votre
regard sur mon corps.
Je laisse allumée pour que vous me voyiez.
Pour ma part, il ne m'est pas nécessaire de vous voir pour
préparer votre approche.
Bien sûr qu'à la lumière, je regarde vos mains, vos lèvres,
j'estime votre poids et votre prise.
Pourtant, la lumière ne m'éveille pas.
C'est à votre éventuel souffle que je me rendrai.
Je laisse la lumière pour animer votre mouvement vers moi.
En me regardant, vous me prenez,
vous voulez alors davantage de moi
et ainsi je reçois déjà ce que vous annoncez me donner.
Alizé pour moi vous devenez lorsque j'entends votre haleine,
ce vent chaud qui me donne envie de me dénuder.

La douceur de l'alizé courbe les reins, durcit les seins.
Vous le savez, vous le voyez.
Je sais qu'à m'entendre, vous aussi vous me voudrez davantage.
Savez-vous que ce que vous me donnez, jamais ne le perdez,
que je le garde ?
Sachez que ce que vous me direz, aussi le garderai.
Ce que je garde se mélange à mon corps
et je vois alors autrement.
Je ne vous demande pas de me dire,
je ne vous demanderai jamais ce à quoi vous pensez.
Mais sachez que rien plus que le son de votre souffle
m'amène au plus proche de mon extrémité.
Dites-moi des hypothèses que je vous entende.
Dites-moi des phrases que votre voix me fasse voir votre
corps entier :
ainsi vous aussi vous vous distinguerez.
À la gestuelle de votre toucher vous m'apparaissez
et je ne peux alors plus me méprendre de vous.
Votre son exulte vos caresses ;
vous me dessinez une esquisse de moi que je ne connais pas.
Vous me faites voir l'informel par-delà mon contour.
Et en deçà.
Je dépends de vous
et n'hésiterai pas à me dépenser pour vous exprimer ma reconnaissance.
Mon plaisir est mon gage.
Cette part infinie ouvre sur ma finitude.
Lorsque je reviens à vous,
qu'à nouveau je reconnais vos bras, vos mains, votre peau,
que je retrouve ma forme,
jamais ne veux la préserver,

à nouveau je peux me rendre.
Lorsqu'il ne vente pas sur mon corps, mon corps semble
mort.
Je ne dors pas ;
j'attends le vent.
Avec mon crâne et mon sexe,
je ne bouge pas et je guette.
Je ne suis pas une pierre ;
je deviens de pierre.
Ce que je fais et ne fais pas font ce que je suis.
Je fais la pierre et ferai ce que vous ferez de moi.
Je vous le redis.
Pierre je suis,
je conserve votre chaleur.
À l'intérieur, le rouge devient bleu.
Vous pouvez me fendre,
vous pouvez m'ouvrir :
une huître,
un artichaut,
une fenêtre sur la mer,
mes cheveux de dos.
Lorsque vous sillonnez mes côtes sous ma peau dans mon
dos,
que vos doigts pétrissent ma chair fouillant l'espace rare
entre mes vertèbres,
vous me dispensez du dehors.
Mon squelette caché vous est révélé ;
vous pouvez l'articuler, le désarticuler, le prendre ;
se déplieront mes tissus sombres que mes yeux ne peuvent
voir.
Je serai vôtre.
Me renversez-vous qu'encore je vous vois.

Verrai-je vos yeux là où je suis ?
Couleur de la rivière, les pierres sous l'eau vues hors de l'eau,
vos yeux verts qui me pervertissent le jour dites-vous,
vos yeux noirs l'été qui me rendent brasier.
Ou serait-ce l'hiver ?
Est-ce un nerf qui creuse ce pli au-dessus de ma paupière ?
Mes nerfs,
le sang dans mes veines,
que sais-je,
soulèvent mes membres jusqu'à vous dans ce tremblement
intime dans lequel je me livre.
Vous me soulevez,
vous devenez un animal au-dessus de la rivière ;
je ne suis pas saumon.
Amants, je dis votre nom
et ne sais plus ce que je suis ainsi voilée par vos baisers.
Vos lèvres vénérées me subliment.
Le vent me remue.
Me voyez-vous encore ?
Si je vous suis transparente, je suis d'abord consentante.
Ne l'oubliez pas en cet instant où je deviendrai amnésique,
sans âge, aphasique,
d'œsophage à gaz rare,
et autre chose que je ne sais pas.
Ce que je ne sais pas, aussi vous le donnerai.
Je ne vous demanderai pas ce que vous aimez ni ce que vous
voulez.
Avant que le vent ne disparaisse, inventez-moi que je vous
donne :
que vos lèvres m'évanouissent,
que vos paumes immédiates me transportent !
Déposée là où vous me défaites,

vous m'entremettez et je m'assemblerai.

Je deviendrai votre lieu :

un lit,

déliée,

un ravin,

ravagée,

un étang,

étendue,

une chaise,

à genoux,

un remous,

une trouée à vos pieds.

J'advierai où vous voudrez,

je deviendrai cette totale chambre où le rouge noir m'irradie
du dedans au dehors.

Ce rouge noir est tout ce que je ne sais pas que je veux.